

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a essayé d'obtenir la meilleure copie originale. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination irrégulière. |

Mélanges Religieux,



RESPICE STELLAM; VOCA MARIAM.

Recueil périodique.

Vol. 3.

MONTREAL, 13 MARS 1842.

No. 11.

PHILOSOPHIE CATHOLIQUE.

DE L'INFLUENCE DU CULTE CATHOLIQUE DANS L'ÉCONOMIE SOCIALE.

La plupart des philosophes qui ont cherché à expliquer l'origine du culte public, en ont donné toutes les raisons imaginables, excepté la vraie. L'hypothèse d'une religion primitive, inventée par l'homme, qui fait le fond de leurs théories, les a jetés, en substituant des abstractions aux faits, hors de l'ordre réel sur ce point comme sur tant d'autres; car il n'est pas d'erreur qui ne sorte de cette laborieuse absurdité. Ils ont prouvé fort au long que le culte public était utile, sans se douter qu'il fût rigoureusement nécessaire. La religion ayant été originellement traditionnelle, et cette tradition comprenant, avec l'enseignement des vérités révélées primitivement, certains rites expiatoires, que tous les peuples ont regardés comme étant aussi d'institution divine, conçoit-on cette tradition commune sans un culte commun? Il n'était donc pas une simple convenance de la religion, mais la condition même de son existence. Aussi, dès qu'on ébranle cette double base traditionnelle, le culte public se décompose et tombe, comme on le voit dans la réforme: mille voix protestantes s'élèvent pour proclamer sa décadence. Des gouvernements d'Allemagne ont fait récemment de grands efforts pour le ranimer: mais

l'histoire offre-t-elle un seul exemple d'un culte ranimé par des ordonnances de police ? Une rigidité judaïque sur de minutieuses prohibitions s'allie, dans l'anglicanisme, à une mollesse épicurienne, qui fait que, sur les plus minces prétextes, la classe dévote se dispense des devoirs religieux prescrits par la liturgie. La partie *négative* du culte se maintient comme établissement légal, tandis que la partie *positive* se dissout : c'est un double signe de mort. En général, dans tous les cultes exclusifs de la tradition et de la présence réelle, l'antique précepte d'assister régulièrement, le jour du Seigneur, à l'office divin, a perdu son caractère de loi, et n'est considéré tout au plus que comme un conseil subordonné aux convenances variables de chaque homme. Au fond, quelle nécessité y a-t-il pour le protestant de se rendre assidûment au temple ? N'a-t-il pas chez lui la Bible ? et n'est-ce pas à lui qu'appartient le droit de l'interpréter ? A-t-il besoin, pour prier Dieu, de la bouche d'un ministre ? Dans un système fondé sur l'individualisme, pourquoi des hommes entre Dieu et lui ? Sa maison doit être son temple, comme sa raison est son prêtre. La tendance si manifeste du protestantisme à se concentrer dans un culte domestique ne sera qu'une transition à un culte purement individuel, le seul qui soit réellement en harmonie avec le principe logique du protestantisme. Il en est de même du déisme, qui repose sur le même principe, et qui n'est que le protestantisme de la religion primitive.

Pour les catholiques, au contraire, le culte social est, comme il l'a été originellement, une condition nécessaire de la religion. Ils sont obligés de se réunir fréquemment dans le temple, pour y trouver ce qui se trouve là seulement, la double tradition de la vérité et des mystères d'amour. La présence réelle, foyer du culte public, le vivifie par une sorte d'attraction perpétuellement agissante, en même temps qu'elle l'élève à la plus grande sublimité qu'un culte terrestre puisse atteindre. La magnificence du catholicisme, qui spiritualise les sens même, et l'âpre nudité du calvinisme peuvent être considérées comme deux termes extrêmes, entre lesquels se placent diverses liturgies plus ou moins indigentes, dans la même proportion que la doctrine qu'elles représentent s'éloigne ou se rapproche davantage du mystère catholique. Toutes les cérémonies de l'Église convergent vers ce centre de grâce, de même que, dans les temples construits par le génie chrétien, toutes les lignes d'architecture sont coordonnées au sanctuaire ; et voilà pourquoi le culte catholique, expression d'un immense amour, comme le monde physique est le relief de la puissance infinie, émeut le cœur aussi vivement que les pompes de la nature étonnent l'intelligence.

Tout s'enchaîne : les grandes causes morales agissent à distance, et produisent leurs effets là où le vulgaire ne soupçonne pas que leur influence puisse s'étendre. Il est aujourd'hui suffisamment constaté que l'aliénation mentale est infiniment plus fréquente chez les peuples protestans que chez les catholiques. Cette différence vient sans doute primitivement de ce que le catholicisme, en soumettant l'esprit de chaque homme à la raison générale, maintient la loi conservatrice des intelligences, tandis que l'individualisme, en les isolant, en les livrant à elles-mêmes sans règle préservatrice, les constitue dans un état anti-naturel, qui est un principe permanent de désordres et d'extravagances. Mais cette première cause se décompose, si je puis le dire,

en plusieurs causes subordonnées, dont chacune concourt partiellement au résultat général. L'influence de la législation catholique mérite, sous ce rapport, une sérieuse attention. Bornons-nous à indiquer un de ses effets, qui nous mettra sur la trace de plusieurs autres. Lorsqu'une première disposition à l'aliénation mentale se développe, aussitôt elle pousse l'homme à se séparer de la société pour se renfermer en lui-même. L'instinct de cette terrible maladie l'avertit de chercher, dans l'indépendance intellectuelle, la liberté du délire. Mais d'ordinaire le mal n'est pas consommé subitement. Dans le passage gradué de la pleine raison à la fixité de la folie, l'homme conserve quelque temps assez d'empire sur lui-même pour résister à ce sauvage besoin d'isolement, si un puissant mobile, et surtout le plus énergique de tous, le mobile religieux, l'excite à revenir dans la société, et, par elle, dans le sens commun. Le précepte qui oblige strictement le catholique à rentrer chaque semaine au moins, par l'assistance au culte public, en relation avec Dieu et les hommes, l'arrache à cette solitude fatale où sa raison se serait égarée, pour le transporter dans une société de raison, de calme et d'amour. La conscience l'oblige à redevenir pleinement homme pour rester chrétien; et cette diversion puissante, fréquemment renouvelée, contribue plus qu'on ne le pense communément, à prévenir ou arrêter le développement de la folie.

La présence réelle, base du culte public par lequel le catholicisme agit sur les hommes pris en masse, n'est pas liée moins étroitement à la pratique de la confession, qui est son moyen d'action correspondant aux divers besoins des individus. Ici laissons parler un écrivain anglais qui, catholique par conviction, a été surpris par la mort dans les liens du protestantisme : tant il est vrai que Dieu seul sait ce qui se passe dans les abîmes du cœur :

“ Toutes les nations, dit lord Fitz-William, ont leur religion et leurs lois ; leur religion pour inculquer la vertu et la morale, et leurs lois pour punir les crimes. En cela les états catholiques romains, et tous les autres, ont le même but. Mais dans la seule religion catholique romaine il existe des lois d'une autorité bien plus impérieuse, et sur lesquelles, par aucun art, par aucun sophisme, on ne peut se faire illusion ; des lois calculées non seulement pour inspirer l'amour de la vertu et de la morale, mais encore pour obliger à les suivre ; des lois qui ne se bornent pas à punir les crimes, mais encore qui les préviennent. Ces lois consistent dans l'obligation qu'elles imposent à tous les catholiques romains de communier au moins une fois l'an ; dans leur vénération pour ce sacrement, et dans l'indispensable et rigoureuse préparation pour le recevoir ; ou, en d'autres termes, dans leur croyance à la présence réelle ; dans la confession, la pénitence, l'absolution et la communion.

“ On peut dire que dans les états catholiques romains toute l'économie de l'ordre social tourne sur ce pivot. C'est à ce merveilleux établissement qu'ils doivent leur solidité, leur durée, leur sécurité et leur bonheur ; et de là sort un principe incontestable, maxime précieuse, et dernier anneau de cette longue chaîne de raisonnements que je viens d'établir, savoir, qu'il est impossible de former un système de gouvernement quelconque, qui puisse être permanent ou avantageux, à moins qu'il ne soit appuyé sur la religion catholique romaine. Tout autre système est illusoire.

“ Les préceptes que cette religion impose à ses enfants, et les défenses
 “ qu'elle leur fait, sont si peu connus des sectaires qui la combattent, qu'à
 “ peine en ont-ils une légère idée. Les uns par ignorance en détournent
 “ leurs regards, les autres par prévention les traitent avec dérision. Afin
 “ donc d'instruire les ignorants et de détromper les prévenus, je leur répé-
 “ terai que tous les catholiques romains sont obligés de communier au moins
 “ une fois par an, toujours cependant selon l'état de leur conscience ; et j'a-
 “ jouterai, qu'avant de recevoir cet auguste sacrement, devant lequel les plus
 “ audacieux d'entr'eux sont saisis de crainte et d'effroi, il faut que tous, sans
 “ distinction ni exception, confessent leurs péchés dans le tribunal de la pé-
 “ nitence ; et que, dans ce tribunal si redoutable à leurs yeux, aucun minis-
 “ tre ne peut leur accorder la permission d'approcher de la sainte table, avant
 “ qu'ils n'aient purifié leurs cœurs par toutes les dispositions nécessaires à
 “ cet effet. Or ces dispositions indispensables sont la contrition, et l'aveu pré-
 “ cis et général de toutes les fautes qu'on a commises, l'expiation de toutes
 “ les injustices qu'on a faites, l'entière restitution de tout bien illégalement
 “ acquis, le pardon de toutes les injures qu'on a reçues, la rupture de tous les
 “ liens criminels et scandaleux, le renoncement à l'envie, à l'orgueil, à la
 “ haine, à l'avarice, à l'ambition, à la dissimulation, à l'ingratitude, et à tout
 “ sentiment contraire à la charité. Telle est, telle a toujours été depuis dix-
 “ huit siècles, la doctrine fondamentale et immuable de l'Eglise catholique
 “ romaine. Et si l'on ose dire que ses enfants sont méchants et pervers,
 “ malgré les liens dont elle enchaîne, et les devoirs qu'elle impose, que di-
 “ rons-nous des hommes libres de ces salutaires entraves ?...

“ Quelle sécurité, quel gage ne sont pas ainsi exigés de chaque individu
 “ pour l'accomplissement de ses devoirs sociaux ; pour l'exercice de toutes
 “ les vertus, l'intégrité, la bienveillance, la charité, la miséricorde ! Pour-
 “ rait-on en trouver de semblables partout ailleurs ? Ici la conscience est ré-
 “ glée devant le seul tribunal de Dieu, non par celui du monde. Ici le cou-
 “ pable est lui-même son accusateur, et non pas son juge. Et tandis que le
 “ chrétien d'une autre communion s'examine légèrement, prononce dans
 “ sa propre cause, et s'absout avec indulgence, le chrétien catholique est
 “ scrupuleusement examiné par un autre, attend son arrêt du Ciel, et soupire
 “ après cette absolution consolante qui lui est accordée, refusée ou différée
 “ au nom du Très-Haut. Quel admirable moyen d'établir entre les hommes
 “ une mutuelle confiance, une parfaite harmonie dans l'exercice de leurs
 “ fonctions !...

“ Pour prononcer sur toutes les questions d'une importance générale, il
 “ est nécessaire et juste de prendre pour base leurs effets généraux. C'est
 “ ce que j'ai fait. Mais telle est, hélas ! la fragilité humaine, que tous les
 “ catholiques romains, j'en conviens, ne profitent pas des avantages qui leur
 “ sont offerts. Il est donc du devoir, comme il est certes du plus grand inté-
 “ rêt d'un gouvernement vigilant et sage, de s'opposer à tout relâchement
 “ dans les principes que j'ai développés. Si dans un état catholique romain
 “ personne ne s'en écartait jamais, la question ne serait pas : Quel est le
 “ meilleur des gouvernements ? mais plutôt : Dans un tel gouvernement quel
 “ besoin y a-t-il d'autres lois ? Peut-être que toutes les lois humaines y se-

“traient aussi superflus, aussi inutiles qu’elles sont impuissantes partout où la religion catholique romaine ne leur sert pas de fondement.”

Lord Fitz-William, résumant ses observations, les réduit à deux aphorismes sociaux qu’on ne saurait trop méditer :

“La vertu, la justice, la morale doivent servir de base à tous les gouvernemens.

“*Il est impossible d’établir le tribunal de la pénitence sans la croyance à la présence réelle, principale base de la foi catholique romaine,* parce que sans cette croyance le sacrement de la communion perd sa valeur et sa considération. Les protestants approchent de la sainte table sans crainte, parce qu’ils n’y reçoivent que le signe commémoratif du corps de Jésus-Christ ; les catholiques, au contraire, n’en approchent qu’en tremblant, parce qu’ils y reçoivent le corps même de leur Sauveur. Ainsi, partout où cette croyance fut détruite, le tribunal de la pénitence cessa avec elle. La confession devint inutile, comme partout où cette croyance existe, la confession devient nécessaire ; et ce tribunal, qui se trouve nécessairement établi avec elle, rend indispensable l’exercice de la vertu, de la justice, de la morale. Donc, comme je l’ai déjà dit, *il est impossible de former un système de gouvernement quelconque, qui puisse être permanent ou avantageux, à moins qu’il ne soit appuyé sur la religion catholique romaine.*”

“Voilà donc la solution de la question la plus importante, après celle de l’immortalité de l’âme, qui puisse être présentée aux hommes : Quel est le meilleur des gouvernemens ? Et plus on l’étudiera, plus on verra que cette croyance à la présence réelle s’étend, non seulement sur tous les gouvernemens, mais sur toutes les considérations humaines ; qu’elle en est comme la *diapason* ; et qu’elle est, par rapport au monde moral, ce qu’est le soleil par rapport au monde physique : *illuminans omnes homines.*”



SCIENCES RELIGIEUSES.

HISTOIRE DE L'ÉGLISE AU IV^E. SIÈCLE.

Quand l'action de Dieu se manifeste d'une manière éclatante au sein des événemens humains, elle y apparaît toujours avec un caractère de force et de grandeur qui lui est propre. Souverainement intelligent, il voit à l'avance les effets les plus éloignés dans leurs causes, les plus profondes, et l'on dirait qu'il prend en pitié notre courte prévoyance par le peu de rapports apparents qu'il y a entre les moyens qu'il emploie et la fin qu'il se propose. Qui eût pensé, il y a dix-huit cents ans, que les destinées du monde tenaient à la vie d'un pauvre enfant couché dans une étable, entre deux animaux, au pied d'une faible femme ? Et cependant, il est vrai que si cet enfant ne fût pas né, rien de ce qui est aujourd'hui n'existerait dans les mêmes formes sociales. Si le Christ n'eût pas revêtu nos infirmités, exalté jusqu'à lui toutes les infortunes que dédaigne l'orgueil humain, l'immense misère qui désolait

L'ancien monde pèserait encore sur les générations qui lui ont succédé. Peut-être même, au lieu de préconiser les vertus qui améliorent la condition du pauvre, et rehaussent la dignité de notre nature, eussions-nous ajouté à la corruption des peuples anciens qui parlaient publiquement de débauches que nous ne nommons plus, et dont les massacres d'esclaves étaient le plus savoureux plaisir. Les résultats de l'apparition du Rédempteur promis dès le commencement, et attendu jusqu'au moment de sa venue, sont d'une importance si capitale dans l'histoire de l'humanité, que, sans ce fait unique, les destinées de celle-ci seraient inintelligibles. Les conséquences qu'il devait avoir, impossibles à prévoir tout entières quand il s'est accompli, parce que le genre humain, comme l'homme, doit passer par les phases d'un progrès dont le temps est l'indispensable condition, ont été rendues évidentes par l'événement, et l'étude la plus élevée est celle qui cherche à découvrir les lois selon lesquelles s'est opéré cet épanchement d'amour ; à déterminer dans quelle mesure il a eu lieu aux divers points de la durée.

Or, de toutes les époques qui semblent finir et commencer à la fois des destinées pour la société, que l'histoire signale comme des points d'arrêt d'où l'on peut constater des résultats obtenus et combiner de nouveaux moyens il en est peu qui saisissent aussi puissamment l'attention que celle où, après trois cents ans de sanglans débats, les chrétiens, vainqueurs de leurs adversaires désespérés, par la seule persistance d'une patience héroïque, comptèrent parmi eux un de ces Césars dont le sceptre leur avait été jusqu'alors si pesant. L'œuvre de la conversion du monde aux doctrines, aux mœurs et aux institutions chrétiennes, était loin d'être réalisée dans sa plénitude. Le paganisme au contraire était encore en lutte sur tous les points. Les savans et les philosophes le défendaient dans les livres et les académies ; il avait pour lui les souvenirs les plus glorieux à l'orgueil national et l'effort de toutes les passions qu'irritaient les maximes inexorables de l'Évangile. Cependant il se sentait faible et décrépité en présence de son jeune et robuste adversaire qui fixait sur l'avenir des regards pleins de sécurité et d'espérance. En effet, que d'avantages déjà perdus depuis le commencement du combat où il était entré avec toutes les supériorités apparentes de la force et du nombre ? Comment était-il arrivé que cette vile espèce de gens saisis tout-à-coup de l'inconcevable manie d'adorer un Juif cloué sur un gibet, courbés si longtemps sous le faix de toutes les misères et de toutes les ignominies avait fini par entrer en partage du monde avec les Romains, fiers naguère de l'avoir conquis pour eux seuls ? Le païen n'avait pas de solution pour ce mystérieux problème, lui dont le stupide égoïsme fermait tout accès dans son cœur à

l'amour universel qui consumait les entrailles du chrétien. Celui-ci seulement sentait la faiblesse de ces symboles usés qui, renfermant dans les limites de chaque état la religion, le lien le plus fort de la société humaine, mettaient partout la haine et l'antipathie à la place de la bienveillance et du sacrifice. Alors, plus que jamais, le monde était las de rapines et d'oppression, et il n'y avait de remède à cette gangrène sociale que parmi les disciples du maître dont les enseignemens, promulgués pour les vainqueurs et les vaincus, apprenaient à tous qu'ils étaient frères, et qu'indépendamment des liens de famille et de patrie, les hommes étaient faits pour se connaître et s'aimer.

Dans la société romaine, lorsqu'il n'y eut plus moyen de fournir, par de nouvelles conquêtes, un aliment aux désirs insatiables des vainqueurs, il fallut pressurer sans relâche les parties extrêmes de ce grand corps afin de porter incessamment au cœur le sang qui jamais n'en sortait pour entretenir dans les membres la santé et la vigueur. Les faibles, fatigués de travailler sans profit, détachèrent leurs affections d'un état de choses où toutes les ressources étaient la proie de spoliateurs toujours avides, et hâtèrent ainsi, par un simple instinct de prévoyance, le triomphe de la société chrétienne qui se présentait à eux avec des consolations nouvelles pour leurs misères, et des doctrines qui leur permettaient d'espérer de les voir finir un jour. Le peuple romain n'avait jamais été qu'un fait matériel ; le peuple chrétien fut une haute réalité intellectuelle. Cette disposition des masses à entrer dans la société nouvelle, est le fait prédominant du quatrième siècle. Il se faisait alors dans l'église un travail prodigieux pour subvenir à tous les besoins du moment. Tandis qu'en dehors d'elle tout tombait d'épuisement et de vétusté, on voyait se précipiter en foule dans son sein les hommes d'activité et d'intelligence. Elle appelait à elle les cœurs que de longues souffrances avaient flétris, tous ceux qu'émuovait le noble désir d'y porter remède.

Dès le commencement de cette nouvelle époque, le christianisme avait donné au monde un grand spectacle, qui était l'indice le plus frappant des transformations qu'il se réservait d'opérer plus tard. A l'occasion d'une hérésie qui altérait sur le point le plus fondamental la doctrine constamment enseignée par les apôtres et leurs successeurs, un concile s'était assemblé, où l'on avait vu accourir des hommes de nations et de langages différens pour défendre la foi ancienne contre les innovations d'Arius. Le concile de Nicée était l'hommage le plus solennel qui eût encore été rendu à la confraternité des peuples, et cette assemblée mémorable qui maintint l'intégrité du dogme chrétien, doit encore être considérée comme la première consécration

des principes constitutifs du droit des gens chez les nations modernes. Le seul fait d'une réunion d'hommes étrangers par la patrie et par le sang, dans le but de conserver intact le symbole qui renfermait les mœurs et la législation des siècles subséquens, était une protestation contre celle des âges qui avaient précédé.

La présence de l'empereur dans le sein de cette assemblée où il avait été introduit, non pour en dominer les délibérations, mais pour en approuver les jugemens, témoignait aussi de la reconnaissance d'un principe jusqu'alors méconnu. La plupart des prescriptions de la loi civile, telles que l'esclavage, le droit de vie et de mort, avaient été fondées sur la religion, en même temps que presque tous les privilèges hiérarchiques que donnait celle-ci, étaient demeurés confondus avec ceux qu'assuraient les positions sociales les plus élevées. A partir de la venue de Jésus-Christ, les bases d'un ordre de choses tout différent sont posées. L'enseignement de la doctrine et les rites correspondent aux fonctions spéciales qu'impose une consécration exclusivement religieuse. Le prêtre ne sera que l'homme de Dieu ; à lui seul la garde et le soin des choses saintes. Cette institution à jamais permanente avertira désormais les hommes du pouvoir qu'il est une sphère d'action dont l'entrée leur est perpétuellement interdite, et à défaut d'autres garanties, dans les temps d'oppression et de violence, cette interdiction sera peut-être une sauvegarde aux victimes.

Cette limitation imposée aux pouvoirs humains, à une époque où ils étaient si portés à abuser d'eux-mêmes, était un bien précieux pour ceux qui avaient long-temps souffert des conséquences découlées du principe contraire, et le fait qui la constatait était en même temps l'indice que le christianisme entraînait dès lors dans une voie où il aurait à recueillir d'autres trophées que les étendards ensanglantés qui flottaient sur les tombeaux des martyrs. Les barbares étaient aux portes de l'empire qu'ils pressaient sur tous les points. Déjà on avait essayé de leur faire partager l'honneur du nom romain pour reculer la honte d'être vaincu par eux, mais on sentait approcher l'époque où force serait d'accepter avec résignation l'ignominie de la défaite. C'en serait fait alors de toutes les gloires passées.

Les chrétiens voyaient s'avancer cette heure formidable avec de plus courageux pressentimens. Ils croyaient peu aux prédictions que le paganisme avait faites à la *ville Eternelle*, tout au plus y apercevaient-ils un symbole de l'éternité promise à leur foi. Mais avant que la Rome des papes ne se substituât à la Rome des empereurs, celle-ci devait une expiation pour les infa-

mies qui l'avaient déshonorée. Pendant toute la période qui sépare l'époque de Constantin de celle des grandes invasions, on sent la persistance d'une vieille antipathie entre les souvenirs de l'empire et les traditions du christianisme. L'empire romain, c'était l'absorption de toutes les facultés sociales par la force brute et matérielle, la violence constituée. Les conquêtes qu'avait faites le christianisme, il les devait, au contraire, à l'attrait qu'exerçaient ses dogmes sur les intelligences, au doux et irrésistible empire de ses doctrines d'espérance et d'amour sur les âmes souffrantes et les cœurs élevés. Or, il lui était plus facile d'essayer sa puissance de conversion sur les nations neuves et barbares que sur le peuple corrompu qui avait si long-temps réduit l'égoïsme en système. Aussi la substitution des royautés barbares à l'empire d'Occident détruit, fut-elle pour l'Eglise le commencement d'une ère nouvelle, l'annonce des plus utiles et des plus glorieux travaux. A elle il était réservé d'abord d'introduire quelque ordre dans le pêle-mêle tumultueux de l'invasion, et d'obtenir quelque sécurité pour les vaincus réfugiés à l'ombre de ses sanctuaires.



PHASES DE LA LITTÉRATURE EN EUROPE

CONSIDÉRÉE DANS SES RAPPORTS AVEC LA MARCHÉ DE LA SOCIÉTÉ.

Ce qui manque à notre civilisation moderne, c'est l'ensemble et l'harmonie.

Il serait trop long de rappeler toutes les causes politiques et littéraires qu'on pourrait assigner à ce manque d'harmonie et d'unité dans la civilisation moderne. L'empire romain avait légué aux écoles de l'Europe ses préjugés contre ceux qu'on appelait barbares. On ne leur supposait aucune capacité, soit en matière de gouvernement, soit dans les sciences ; on dédaignait l'étude de leurs institutions primitives et des productions de leur muse. Ce mépris eut de l'influence jusque sur la formation des lois. Les Francs furent à cet égard plus sages que les Goths, et défendirent mieux que les autres peuples leurs anciens usages contre les formes de la procédure et de la législation romaine. Le clergé, originairement composé en grande partie de Latins, nourrissait de fortes préventions contre les peuples du Nord, dont il ne comprenait pas l'admirable police.

Peu à peu cependant tout changea de face, grâce à la haute politique de la cour de Rome et au bon esprit des monastères, qui se placèrent plus franchement dans le nouvel ordre de choses que ne l'avaient fait d'abord le clergé séculier et les évêques de la latinité. Cependant celle-ci domina toujours au sein des écoles, et la philosophie, enseignée dans la langue classique, resta, par ce motif, stérile

et sans influence sur les mœurs. Le fond de toute littérature digne de ce nom est un système philosophique vraiment national, c'est-à-dire qui explique, sous tous les rapports, le génie du peuple dont elle émane. C'est ainsi, et avec raison, que l'école de Thalès et de ses successeurs a reçu le nom de philosophie d'Ionie, parce qu'elle représentait la conception propre à la branche Ionienne du peuple des Hellènes. De même on a donné aux systèmes de Pythagore le titre de philosophie Dorique, comme offrant, sous le rapport de la pensée, le caractère particulier de famille Dorienne chez les Grecs. Malheureusement l'Europe, rétrécie par la scolastique et par une latinité factice, fut empêchée, dans les temps moyens, de produire dans toute sa vérité une philosophie à-la-fois germanique et chrétienne, qui eût été réellement à elle. Elle en renfermait le germe ; de grands génies en tentèrent le développement, et parfois avec assez de succès ; mais il y eut toujours dans l'esprit des écoles quelque chose d'étroit et de mal entendu, qui l'empêcha de porter des fruits.

L'introduction du droit romain au sein de l'Europe, en aidant le pouvoir suprême à envahir sur les droits nationaux, ne fut pas moins funeste au développement d'une littérature nationale en harmonie avec l'esprit de la société. L'Europe a certainement compté au moyen âge de savans jurisconsultes et de grands philosophes ; mais les uns et les autres, imbus de l'esprit des Latins et méditant dans le sens d'une législation et d'une doctrine peu nationales, retardèrent les progrès qu'aurait pu faire la science, en poursuivant une donnée plus large et plus élevée. L'histoire, écrite en latin par quelques hommes d'un talent peu commun et en langue vulgaire par des chroniqueurs véridiques, eût pu atteindre alors la perfection de l'art, si les grossiers préjugés de l'école ne s'y fussent opposés.

La poésie, cette fille des cieux, cette philosophie de l'imagination qui, dans son expression la plus sublime, nous révèle, pour ainsi dire les mystères de nos réminiscences déposées sous un voile au fond de notre âme, a eu au moyen âge un sort plus heureux que les autres branches de la littérature. On n'a pu lui ravir les antiques souvenirs nationaux, et la latiniser au point de ne la laisser végéter que comme une fleur exotique au sein des écoles. Cette poésie européenne eut, aux temps moyens, deux sources principales. L'une venait du Nord, au milieu des peuples scandinaves et germains ; l'autre de l'Occident, chez une nation celtique prête à s'éteindre dans le pays de Galles et dispersée au sein de l'Armorique. *L'Edda* des Scandinaves renferme tout ce qui sert de fond aux inspirations que peut fournir la mythologie payenne. Nous y voyons les formes d'un ordre social qui s'est développé partout où les nations germaniques se sont présentées en Occident. En même temps les épopées nationales des Germains nous donnent une idée complète du génie à-la-fois guerrier et politique des peuples du Nord.

Ce sont les Normands qui, lors de leurs conquêtes dans les contrées de France auxquelles ils ont donné leur nom, et pendant la consolidation de leur pouvoir en Angleterre, ont découvert et se sont approprié les formes mystiques de la poésie sacerdotale des tribus celtiques de l'Armorique et du pays de Galles. Le génie héroïque des Normands se fondit avec le génie mystérieux des Celtes. Cette fusion engendra la chevalerie, et une poésie héroïco-mystique dans laquelle le Christ est introduit comme grand-maître d'une association religieuse et politique, sous le voile fabuleux du roi Arthur dont les compagnons sont autant de symboles des apôtres. C'est cette littérature chevaleresque, moins nationale dans son origine que l'autre, qui a cependant pris l'ascendant sur elle, et est devenue commune à toute l'Europe du moyen âge.

Cette poésie, dont la véritable expression est à-la-fois chrétienne et germanique, fut constamment méprisée dans les écoles. Après la chute des races nobles qui y prenaient dans l'origine la plus grande part, ce genre de littérature, banni par les savans, abandonné par les hauts rangs de la société, échut en partage aux classes inférieures. Les corporations d'arts et de métiers se mirent à cultiver grossièrement la même science qui avait jadis fleuri comme philosophie dans les universités et comme poésie dans les cours des empereurs et des rois.

C'est un spectacle digne de l'attention et de l'intérêt de l'historien que celui offert par les castes populaires, embrassant avec ardeur les arts, les sciences et les lettres, telles qu'elles les concevaient, et conservant intactes les traditions du passé, lorsque partout ailleurs on les négligeait et on les abandonnait. Par cela même on aurait tort de ne voir en elles que les artisans de métiers vulgaires. Ceux qui en faisaient partie avaient leurs droits politiques, leurs rites et observances, et leurs institutions favorables à la culture des arts.

Telle n'est pas cependant la véritable destinée de la littérature. Elle ne saurait être renfermée dans les murs d'une école et uniquement enseignée dans une langue morte; et si elle ne doit pas être négligée dans les hauts rangs de la société, elle ne saurait non plus être le partage des classes inférieures. Dans le premier cas il lui manquera la vitalité; dans le second, ce sera la perfection de l'art. Elle risque de devenir stérile dans les écoles et grossière dans les rangs du peuple. Pour qu'une civilisation soit parfaite dans son ensemble, toutes les classes doivent y participer dans une juste proportion, mais avec prépondérance de celles qui sont dépositaires de la doctrine religieuse, et qui ont l'habitude des affaires et l'élégance d'une vie dont l'emploi relevé les rend capables de donner l'exemple et d'être les organes par excellence de l'ordre social.

Mais tout marchait en Europe à l'opposé des mœurs et des croyances héréditaires. Quelques hommes, en petit nombre, furent ca-

pables de comprendre la littérature et la civilisation des Grecs à l'époque de la perfection de ce peuple. Ces mêmes hommes n'eurent rien d'exclusif ni d'étroit dans leur manière d'envisager la littérature et la civilisation des nations modernes. L'esprit de l'école fut anéanti ; ce ne fut plus lui qui contraria le mouvement propre des nations ; mais il fit place à l'esprit des académies et des coteries littéraires, qui ne valait pas à beaucoup près l'autre, quoiqu'il se crût fondé à le dédaigner. Nous avons aussi obtenu un genre de littérature qui s'est prétendue savante parce qu'elle se parait d'une imitation des Grecs, que ceux qui en faisaient le plus de bruit avaient le moins étudiés. Des règles de convention, des préjugés de salons, une élégance toute extérieure remplacèrent le grand style, les grandes conceptions. On ne fut ni ancien, ni moderne ; on resta surtout sans influence sur le développement littéraire des peuples. Il y eut d'honorables exceptions dans tous les pays ; mais telle fut la règle générale introduite dans l'Europe du 17^e. siècle, par une maladroite imitation des modèles les plus imposans de l'antiquité classique.

En dépit de cette funeste tendance, la littérature française fut la seule qui se montra noble et grande, et fut, dans ses premiers écrivains, pure dans son style et achevée dans ses proportions. Si elle ne s'est pas mise en harmonie avec l'existence nationale, c'est que les préjugés du temps, l'influence puissante de l'esprit académique et les désordres politiques s'y sont constamment opposés.



L I T T É R A T U R E .

Le Messie a rassemblé ses apôtres, il a célébré la scène avec eux. La nuit est venue, il s'est dirigé vers le mont des Oliviers. Les apôtres, excepté Judas, l'ont suivi ; il leur a ordonné de l'attendre et de veiller. Accablés de fatigue, ils s'endorment, tandis que le Messie va s'offrir au Juge éternel à la place du genre humain.

Dieu s'approche de la terre. Le séraphin Eloha le suit sur un sombre nuage. De ce piédestal céleste s'échappe sourdement la voix menaçante du tonnerre. Eloha voit l'Éternel descendre vers le Thabor, et le Messie s'arrêter dans un jardin solitaire.

“ Fils de l'Homme, se dit-il, ta bonté égale ta puissance ! Chargé des péchés du monde, tu viens demander pour toi seul le châtement qu'ils ont mérité tous ! Rien de ce qui a été créé ne peut sonder les profondeurs de ce secret sublime ! . . . Ange, séraphin, adore ton créateur et tais-toi. Hommes, je vous salue ! hommes, mes frères, vous allez être immortels comme moi ! ”

Ainsi parle Éloha : les bras étendus au-dessus de la terre, il la bénit de la pensée.

L'Éternel est arrivé sur le Thabor, enveloppé dans cette heure solennelle de la nuit que l'airain annonce à la nature par douze frémissemens mysté-

rieux. A travers ce voile transparent pour tout ce qui n'est pas mortel, il voit la terre couverte de péchés, hérissée d'autels élevés à de faux dieux. Les crimes passés et à venir sortent des âmes dans lesquels ils précipitent les générations qu'ils flétrissent ; la voix puissante de la conscience les traîne au pied du tribunal suprême. Un murmure plaintif descend du ciel ; sur l'aile tremblante des vents arrivent les soupirs de la vertu qui souffre sur la terre, et les gémissens des victimes expirant sur les champs de bataille. Le tonnerre a prêté sa voix au sang innocent, au sang des martyrs ; il crie vengeance à travers l'immensité des cieux !

Dieu pense ! . . Sa main soutient l'univers qui va se réduire en poussière, se perdre dans l'infini. Il se tourne vers Éloha. Le séraphin comprend l'Éternel . . . Il remonte vers les cieux, mais son regard reste fixé sur le mont Thabor ; sa main élève la trompette terrible qui doit un jour réveiller les morts de tous les siècles ; il l'a dirigée vers la terre.

A cet appel effrayant, le séraphin ajoute ces mots :

“Au nom de celui qui tient les clefs de l'immensité, qui donne les flammes à l'enfer, la toute-puissance à la mort, est-il sous les cieux un être qui veuille comparaître devant lui à la place du genre humain ? S'il existe, qu'il vienne, Dieu l'appelle.”

Le Messie, debout au pied du Thabor, entend le son de la trompette, la voix de l'Ange. Il tressaille, il s'avance, il entre au sanctuaire où l'Éternel l'attend.

Si j'avais la clairvoyance des prophètes et la voix des séraphins ; si la trompette du dernier jugement était à mes ordres pour redire les pensées divines, alors même je manquerais de force pour te chanter, Sauveur du monde, quand tu luttas contre la mort, contre la colère de ton père, de ton père inexorable pour toi, par amour pour nous.

Esprit du Père et du Fils, je ne suis qu'un faible mortel ; dirige ma pensée et je verrai, je comprendrai, en dépit de mon néant, les souffrances, l'agonie du fils de Dieu !

Le Messie est prosterné dans la poussière formée par les ossemens des enfans d'Adam morts dans le péché. Il gémit, il tord ses bras avec désespoir, il voit l'enfer entre son père et lui. Il combat, il lutte contre la mort, contre le néant ; l'immensité des péchés de tous les siècles l'accable. Son sang, agité par les terreurs de l'agonie, circule plus vite. Son front, sa face divine sont inondés de grosses gouttes rouges et brillantes. Ce ne fut point une sueur ordinaire qui mouilla les membres du Messie lorsqu'il souffrit pour nous. La froide sueur qui couvrait son enveloppe mortelle, c'était du sang !

Jésus, reprenant tout à coup le sentiment de sa divinité, se relève de la poussière ; des larmes se mêlent au sang qui coule sur ses joues ; son regard est fixé sur le ciel, il prie à haute voix :

“Le monde, ô mon Père, n'était pas encore..... Bientôt nous vîmes mourir le premier homme, bientôt nous vîmes chaque seconde signalée par la mort d'un pécheur ! Des siècles entiers s'écoulèrent ainsi chargés de ta malédiction ! Mais elle est arrivée enfin l'heure sacrée des souffrances mystérieuses, attendue avant que l'univers ne s'ébranlât pour sa marche éternelle, avant que la mort n'immolât ses victimes ! Je vous salue, vous qui dormez

en Dieu, je vous salue au fond de vos tombes silencieuses ; vous vous réveillerez ! Ah ! combien je souffre en ce moment, chargé du poids de votre fragilité ; car moi aussi je suis né ! moi aussi je dois mourir !.... O toi qui suspendis au-dessus de ma tête ton bras de juge, toi qui fais frémir mes os pétris de boue, accélère le vol de cette heure affreuse ! rends-la plus rapide... Tu le peux, tout est possible à toi, Eternel !.... Cette coupe terrible, que tu as remplie de ta colère, de tes effrayantes terreurs, tu l'as versée sur moi ! Ne la vide point jusqu'à la dernière goutte ; détourne-la.... Je suis seul, isolé des anges, des hommes qui me sont plus chers encore, des hommes mes frères !.. et je suis repoussé par toi.... Père céleste, en nous jugeant, daigne te souvenir que nous sommes les enfans d'Adam, que je suis ton fils !... Mais que ta volonté soit faite et non la mienne....”

Ainsi parle le Messie, et sa droite chancelante s'appuie sur la nuit ; le jour fuit à sa gauche. Les images horribles d'une mort éternelle passent devant lui ; les âmes maudites maudissent la toute-puissance ; des entrailles de la terre s'élèvent les mugissemens des cataractes d'où découlent les terreurs infernales, et le murmure des ruisseaux dont le son perfide invite au sommeil trompeur du néant. Le soupir infini du désespoir accuse la création près du Créateur ; il maudit le passé, le présent, l'avenir. L'homme-Dieu a compris ce soupir.

Jésus a quitté l'humble posture d'un pécheur ; il s'est rapproché de ses apôtres endormis. Revoir des hommes, des frères, suffit pour le payer de tout ce qu'il a souffert, et les cieux chantent :

“ Elle est passée la première heure d'épreuve ; la première heure de souffrances sublimes qui donnent la paix à l'univers, elle est passée.” Ainsi chantent les cieux.

Le Messie, debout devant ses disciples, contemple leur sommeil.

“ Pierre, mon ami, dit-il, tu dors et mon âme est accablée d'angoisses cruelles ! Ne peux-tu donc veiller une heure avec moi ? Tu le voudrais, je le sais, mais tu es fils de la terre ! Cette fange grossière domine encore ton âme.”

Tout à coup se révèle au Messie l'heureux avenir que sa mort doit préparer au monde qu'il est venu racheter. Il s'éloigne, il se prosterne, il prie, il souffre de nouveau....

Suspendu sur la pointe d'un roc stérile, depuis long-temps Adramelech, l'ange du mal, observe le Messie. Il voit un suicide qui s'égorge ; il s'approche de Jésus, le regarde fixément, et de son front élevé où siège l'orgueil, s'écoulent des pensées désastreuses comme les vagues du torrent formé par l'épais nuage que la foudre vient de crever. Le Messie lève vers lui des yeux où brille toute la puissance divine, et le second prince des enfers tombe anéanti !.... Il se relève, mais il a cessé de voir la terre, le ciel, le fils de Dieu ; il est à l'entrée de l'abîme qui le reçoit en mugissant de rage, et les cieux chantent :

“ Elle est passée la deuxième heure d'épreuve ; la deuxième heure des souffrances sublimes qui donnent la paix à l'univers, elle est passée.” Ainsi chantent les cieux.

L'Eternel tient encore la balance redoutée : l'écho du ciel répète des-

paroles de mort et d'anathème ; pas une voix de miséricorde, de grâce, d'espérance !

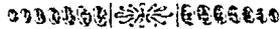
Dans ses muettes angoisses, le Messie se courbe sous la main puissante qui le punit des péchés du monde. C'est ainsi que l'agneau se tord au pied de l'autel où va l'immoler le couteau du sacrificateur ; c'est ainsi qu'Abel tomba sous une main chérie, appelant en vain son père à son secours.

Le chœur des séraphins, qui jusqu'ici contemplait, adorait le médiateur, s'envole ; les forces des immortels aussi ont des bornes. Eloha, Gabriel, seuls, restent auprès de lui, mais ils voilent leur tête du plus sombre des nuages.

Trois fois le Juge éternel parle, trois fois la terre s'élançe ! trois fois aussi Jéhova la retient.

Le Fils de l'homme se relève une dernière fois de la poussière ; il a vaincu, et les cieux chantent :

“ Elle est passée la troisième heure d'épreuve ; la troisième heure des souffrances sublimes qui donnent la paix à l'univers, elle est passée.” Ainsi chantent les cieux.—*Extrait de Klopslock.*



Le gouvernement des colonies Espagnols paraît vouloir se modeler sur celui de la mère-patrie, et l'imiter dans ses actes d'injustice et de spoliation à l'égard des droits et propriétés de l'Eglise, comme on peut le voir par l'extrait suivant d'une lettre venant de Cuba et publié par le *Boston Mail* :

“ Vous avez sans doute entendu dire que l'intendant militaire de l'île avait reçu de la métropole l'ordre de supprimer onze des couvents de ce pays et de séquestrer, au profit de l'Etat, tous les biens des églises, dont la valeur est estimée à plusieurs millions de piastres.

Il a alloué une pension annuelle aux moines pour leur entretien, et une rente aux différentes églises pour le service du culte public. Les ordres mendians ne peuvent plus, comme auparavant, demander l'aumône dans les rues. Ceux qui consentiront à rentrer dans la classe des prêtres séculiers, recevront une pension plus forte d'un quart que celle accordée à ceux qui conserveront l'habit de leurs ordres respectifs. Les vases saisis ont été distribués aux églises les plus pauvres.

Les habitants de la Havane, de Matanzas, etc., regardent cette mesure comme juste et nécessaire.

Mais dans les campagnes, où les prêtres exercent une influence assez étendue, la mesure adoptée par l'intendant a été considérée comme arbitraire et a soulevé parmi les Cubains de fortes oppositions. Ils regardent la suppression des couvents comme une atteinte portée à la liberté publique en général, et à la foi catholique en particulier.

Il y a dans toute l'étendue de l'île dix-neuf couvents, dont sept se trouvent à la Havane même et renferment cent trente-quatre moines et novices.—Il y a peut-être témérité à attaquer ainsi de front des

institutions qui datent de l'établissement de l'île par les Espagnols, mais nous vivons dans un siècle où l'on ne s'effraie de rien et où tout change et varie d'un jour à l'autre."

❖

Nous étions appuyé sur des renseignemens que nous regardons encore comme certains, quand nous avons attribué à M. l'Editeur de l'*Aurore* l'article signé *Un Prêtre des environs*. Car nous sommes sûr qu'aucun prêtre des environs n'a signé un semblable morceau. Cependant, comme nous sommes exposé, ainsi que bien d'autres, à recevoir des renseignemens incorrects, si M. l'Editeur de l'*Aurore* veut nous prouver que nous sommes dans l'erreur, en nous donnant le nom de son correspondant, nous sommes prêt à avouer nos torts.

❖

SPERMERIDES RELIGIEUSES

POUR LA DERNIÈRE QUINZAINE DE MARS.

17 mars 1741. Mort de Jean-Baptiste Rousseau, auteur de cantiques sacrés qui sont estimés.

19 mars 1529. Les Luthériens tiennent une assemblée à Spire en Allemagne ; c'est de ce jour qu'ils commencèrent à s'appeler protestans, à cause de certains points qu'ils protestèrent de défendre, conformément à la confession d'Augsbourg.

23 mars 1682. Louis XIV confirme par un édit la déclaration du clergé de France contenant les quatre propositions sur lesquelles sont basées les libertés de l'Eglise gallicane.

24 mars 1455. Mort du Pape Nicolas V. Ce fut sous son pontificat que la prise de Constantinople par les Turcs mit fin à l'empire d'Orient. Le chagrin que Nicolas eut de ce malheur le conduisit deux ans après au tombeau. Ce pontife, protecteur des arts et des lettres, qu'il cultiva toute sa vie, ouvrit un asile dans Rome aux savans grecs que la fureur des Musulmans obligea de quitter leur patrie ; ils apportèrent avec eux un grand nombre de manuscrits grecs et hébreux dont Nicolas enrichit la Bibliothèque du Vatican.

27 mars 1378. Mort de Grégoire XI, neveu de Clément VI, le dernier pontife que le clergé français ait donné à l'Eglise universelle. Ce fut lui qui le premier établit au Vatican la résidence des papes.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

ON s'ABONNE chez MM. FABRE et LE-] PRIX D'ABONNEMENT.—Quatre piastres
PROHON, Libraires, et au Bureau du Jour-] pour l'année, cinq piastres, par la poste,
nal, à Montréal, Canada.] payables d'avance, par chaque semestre.

L'abonnement court du 1er. janvier au 1er. juillet et du 1er. juillet au 1er. janvier.

—o—

PUBLIÉ PAR J. C. PRINCE, PTRE. DE L'ÉVÊCHÉ. } MONTREAL :
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET, IMPRIMEUR. } RUE ST. DENIS.